

Pionnier de l'Etat social, Denis Clerc s'en est allé

HOMMAGE. L'ancien conseiller d'Etat Denis Clerc, premier socialiste à siéger au Gouvernement en 1971, est décédé samedi matin.

PRISKA RAUBER

L'ancien conseiller d'Etat fribourgeois Denis Clerc est décédé samedi à 4 h, à l'Hôpital cantonal de Fribourg. Agé de 76 ans, atteint dans sa santé depuis quelque temps, il a succombé à une hémorragie cérébrale. Cet homme de lettres fut avec Jean Riesen le premier socialiste à entrer au Gouvernement fribourgeois, en 1971. A la tête du Département de la santé publique et des affaires sociales, le canton lui doit une importante législation: institutions spécialisées, assurance maternité, aide et soins à domicile, planning familial ou aide sociale.

Car quand Denis Clerc entre au Gouvernement, c'est avec la ferme intention d'en changer sa politique. Soit de mettre fin au régime conservateur, qui prenait «la défense des plus forts et qui offrait peu de services à une population habituée à la sobriété et à l'autarcie», écrivait-il dans ses mémoires, *Les lacets rouges*, publiées en 2007. Denis Clerc siégea quinze ans au

Conseil d'Etat, en deux périodes, de 1971 à 1976, puis de 1981 à 1991.

Parmi ses chevaux de bataille, la réorganisation hospitalière, qui lui valut de nombreuses joutes verbales, oppositions et autres frondes. Notamment de la part de la Société de médecine. Ce qui ne fut pas étranger à sa non-réélection en 1976.

Pas de ristourne

A l'époque, pas de réseaux hospitaliers. Pas de convention avec les caisses non plus, donc pas de garantie du patient d'être remboursé. Et pas de ristourne pour les hôpitaux publics sur la facturation des actes par les médecins qui les employaient. «L'anarchie était désastreuse pour les patients. Il fallait réformer le système», estimait le politicien.

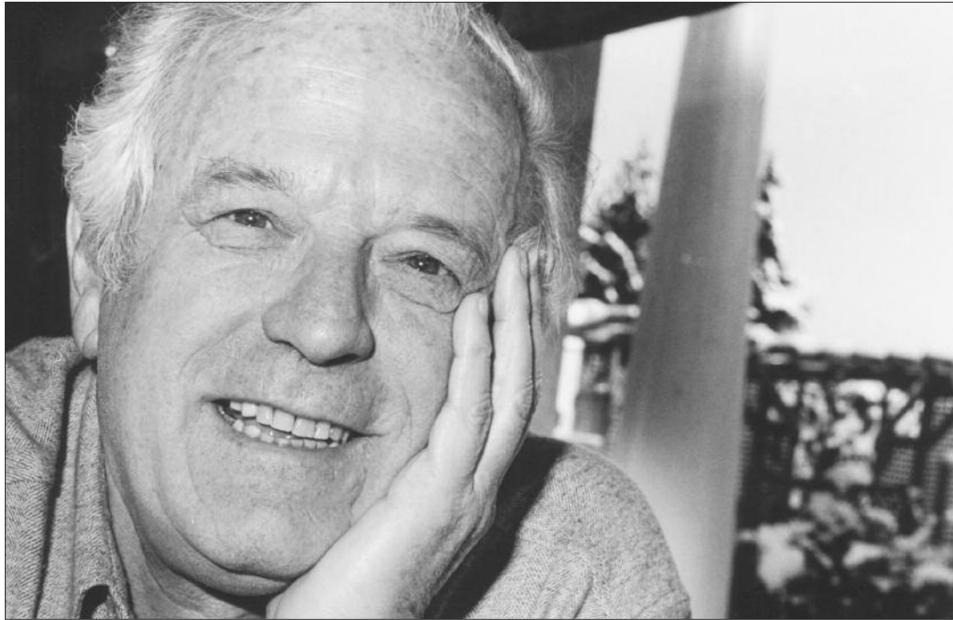
Ajoutées à un projet de loi, certaines mesures, notamment de convention, firent réagir les médecins vertement. «Poussant la bassesse à son terme, certains remirent à leurs patients des tracts ravageurs dénonçant ma prétendue "volonté d'étatiser la médecine" et concluant bravement avec cette finesse acquise au cours de longues études: "Donc pas de socialisme léniniste à la Santé publique".»

On retrouve ici le Denis Clerc connu pour son verbe et sa verve. Connu aussi comme un

homme cultivé qui, dit-on, en impressionnait plus d'un par son sens de la répartie, par sa capacité à envoyer avec à-propos ses détracteurs dans les cordes. Lors de ses discours et discussions, mais aussi à travers ses textes dans *Travail*, le journal du Parti socialiste.

Un parti que Denis Clerc a en outre présidé à Fribourg durant près de quatre ans, de 1978 à 1982, avant de le quitter en 1989, se sentant de plus en plus en rupture avec lui.

Un beau parcours donc celui de ce fils de paysan, devenu enseignant de français moderne à l'Université de Fribourg, après avoir été professeur de lettres classiques au Collège St-Michel et auteur, outre des *Lacets rouges*, de *La chute de la maison Blocher*, en 2009, et de chroniques dans les colonnes de *La Liberté*. ■



Le socialiste de Rossens siégea quinze ans au Conseil d'Etat, en deux périodes. ARCH - C. DUTOIT

«Il a marqué le tournant vers la modernité»

Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg, Francis Python livre son sentiment sur Denis Clerc: «Il venait d'une famille de paysans. Une famille nombreuse, marquée par les conditions sociales du milieu du XX^e siècle et par le catholicisme. Il avait une certaine sensibilité religieuse qui l'a conduit, par générosité, dans la politique. Selon moi, c'était un progressiste. Pas dans le sens d'un gauchiste, un progressiste d'avant 1968. Ouverture, égalité économique et sociale, c'était là son engagement. Il trouvait que le canton, avec son émigration, son économie qui ne décollait pas, était dans une situation qui

provoquait des injustices. Il s'est élevé contre cela et a marqué le tournant vers la modernité du canton. Denis Clerc avait le sentiment d'un enracinement historique, tout en étant conscient de défis économiques pour l'avenir du canton. Une fois au pouvoir, tout le monde s'accorde à dire qu'il a mis sur pied l'Etat social, embryonnaire à Fribourg. C'était quelqu'un qui avait des lettres. Intelligent en diable, il aimait l'affrontement sans craindre les polémiques. Son grand œuvre est le problème de la santé et de l'Etat social. Ensuite, il a mis en garde contre l'UDC, le bilinguisme. Il jouait un rôle de vigilance. YG

Une Tourterelle pour un envol littéraire

BULLE. La Gruérienne Mélanie Richoz, lauréate de la Bourse cantonale d'encouragement à la création littéraire, publie son premier roman.

ÉRIC BULLIARD

Il y a eu des chroniques, une pièce de théâtre (*Machine à croire*) devenue livre illustré (*Je croyais que*, 2010). Avec *Tourterelle*, la Bulloise Mélanie Richoz passe un cap: celui du premier roman, sorti récemment aux Editions Slatkine.

«Chaque étape s'est franchie par accident ou par hasard», raconte Mélanie Richoz, qui, l'automne dernier, s'est vu décerner la Bourse d'encouragement à la création littéraire de l'Etat de Fribourg (*lire ci-contre*). «Je ne m'étais jamais dit: "Je vais écrire un roman ou une pièce de théâtre."» Chroniqueuse depuis huit ans, notamment sur le site www.lesquotidiennes.com, elle n'avait «jamais fait du long». La lecture de *La femme quittée*, de Raphaële Vidaling, l'encourage: «C'est un roman construit comme une succession de chroniques. J'ai commencé de cette manière. Au bout d'un moment, j'étais installée dans le texte, je m'y sentais plus à l'aise et j'ai retravaillé le début.»

Avancer au fil de l'écriture

En une centaine de pages, *Tourterelle* suit la rencontre, puis la relation entre la narratrice, médecin quasi-quadrangulaire et mariée, et un jeune musicien d'à peine 20 ans, porté sur l'alcool. Sous forme de confidence intime, le roman s'attache aux changements, aux questionnements de cette femme face au

désir, à l'amour retrouvé entre ces «mains d'adolescent». Une femme qui découvre que «plusieurs vies en une, c'est mieux qu'une seule qu'on se refuse à vivre».

Cette histoire, Mélanie Richoz l'a construite au fil de l'écriture: «J'avais six pages quand j'ai rencontré l'auteure Joëlle Stagoll. Elle m'a expliqué qu'elle travaillait en laissant venir les choses, par improvisations.» Pas de plan de départ, des personnages qui prennent forme peu à peu, au point de surprendre l'auteure elle-même...

De son expérience de chroniqueuse, Mélanie Richoz a conservé son don d'observation. «Le quotidien m'a beaucoup nourrie», explique-t-elle. Les personnages naissent ainsi par touches, à partir de choses vues, entendues. Ou de personnes rencontrées, d'amis, de voisins, à l'image de ce «petit tailleur italien (...) qui roule les "r" comme roucoule une tourterelle».

Rythme et oralité

A la lecture, on reste frappé aussi par l'importance accordée au rythme, aux pulsations du texte. Phrases brèves, retours à la ligne, changements typographiques. Une évolution due notamment à la pratique du slam, à son oralité, qui n'a rien à voir avec le langage parlé. D'ailleurs, Mélanie Richoz lit toujours son texte à haute voix, afin de le tester, de l'entendre s'envoler. En souvenir des contes, aussi, faits pour être écoutés avant tout.

Ce *Tourterelle*, Mélanie Richoz l'a commencé il y a deux ans. «Je travaille beaucoup, mais lentement», sourit-elle. Dans ce patient processus, elle souligne la relation «qui ne ressemble à aucune



Son livre, Mélanie Richoz l'a construit au fil de l'écriture, en laissant venir les choses, par improvisations. JESSICA GENOUD

autre» avec son editrice chez Slatkine, Delphine Cajoux. «Très à l'écoute, elle est un appui. Elle m'a conseillé parfois de ne plus toucher le texte pendant deux mois, avant de le reprendre. Elle me laisse beaucoup de liberté, tout en

donnant des pistes. L'écriture, c'est un travail solitaire, mais permis grâce aux autres.» ■

Mélanie Richoz, *Tourterelle*, Slatkine, 104 pages

«Comme une retraite»

En septembre dernier, Mélanie Richoz recevait la Bourse d'encouragement à la création littéraire de l'Etat de Fribourg, attribuée tous les deux ans. «J'ai présenté le début d'un roman, vingt pages, alors que d'habitude je ne montre jamais ce que j'écris avant que ce ne soit fini», explique l'auteure gruérienne, qui s'est dite «bouleversée» par cette bourse.

Ergothérapeute en pédiatrie, à 60%, Mélanie Richoz a pu prendre un congé, grâce au montant qui lui a été attribué (15000 francs), et se rendre deux mois au Costa Rica, dans une résidence d'artiste. En janvier et février, elle qui avoue ne pas avoir une âme de voyageuse a ainsi pu se plonger dans l'écriture, au sein d'une autre culture. «C'était un peu comme une retraite. Je me suis rendu compte que je développais un autre rapport à la langue.» Ce roman en travail se fonde sur une idée de départ proposée par un ami: un homme, un jour, trouve sans savoir comment ni pourquoi un piano à queue dans son salon.

Les autres textes à venir? Mélanie Richoz avoue regorger d'idées. Lectrice assidue d'Annie Ernaux, admiratrice des *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Beauvoir ou de *J'ai réussi à rester en vie* de Joyce Carol Oates, elle imagine volontiers se diriger dans cette veine plus autobiographique. EB